

Mme de Latour stationne devant la maison, très curieuse de s'amasser dans la rue Clément-Marot et de s'imaginer aussitôt « qu'un ministre rend encore visite à M. Clémenceau ou à M. Granet ».

Les intéressés se sont lassés de cet abus de cocardes tricolores : ils ont porté plainte à qui de droit. L'affaire en est là, mais en attendant qu'elle reçoive une sanction, il arrive une aventure assez désagréable à Mme de Latour.

Au cours d'une perquisition effectuée 16, rue Marboeuf, M. Mourgues, commissaire de police du quartier, a découvert, derrière la plaque d'une cheminée, le cadavre d'un nouveau-né, entièrement momifié, et il résulte de l'enquête de ce magistrat que l'auteur de cet infanticide est une femme de chambre de la comtesse, une nommée Augustine Kermeur.

M. Mourgues a arrêté cette fille, hier soir, 12, rue Clément-Marot. En attendant, que deviennent les cocardes de Mme de la Tour ?

#### UN MATCH DE MILLE KILOMÈTRES

Hier soir, à dix heures, a commencé le match de mille kilomètres entre MM. Ch. Terront et Corre. Ce match, qui semble devoir constituer un véritable événement dans l'histoire du sport vélocipédique, est couru dans la galerie des Machines, au Champ de Mars, sur une piste sablée de quatre cents mètres de tour.

Une véritable armée de jurés et d'entraîneurs a été mobilisée à cette occasion. Les deux champions ont à leur disposition au moins soixante entraîneurs, chargés, à tour de rôle, de les accompagner et de stimuler leur énergie. Le nombre des pointeurs qui doivent compter les tours n'est pas moindre.

M. Ch. Terront, on le sait, est le vainqueur de la course de Paris à Brest et retour ; dans cette même course, M. Corre n'arriva que quatrième. Mais on assure que, depuis cette époque, il a fait des progrès considérables dans son art.

Des enjeux assez importants ont été versés de part et d'autre ; de plus, d'innombrables paris ont été engagés entre les partisans des deux champions.

On suppose que ceux-ci, partis hier soir, à dix heures, n'auront pas terminé leur course avant dimanche soir. Ils ont à faire 2,500 fois le tour de la piste du palais des Machines. Ils ne s'arrêteront, cela va sans dire, que juste le temps de prendre de très légers repas. Il leur faudra environ quarante-huit heures pour accomplir le tour de force qu'ils ont entrepris.

Plus de dix mille personnes ont envahi la galerie des Machines. Beaucoup de dames.

À dix heures précises, Corre et ses entraîneurs entrent dans la piste, suivis bientôt par Terront et ses entraîneurs.

Chacun à sa baraque spéciale, à quelques mètres du poteau d'arrivée ; il s'y font masser et frictionner. Un lit a été installé dans chaque baraque.

Les deux champions partent très lentement. C'est à qui ne prendra pas la tête. Corre se dévoue. Terront suit.

À onze heures, le train est dur. Trente-huit secondes au tour de piste, qui est de 400 mètres.

De dix heures à minuit, le record est de 66 kilomètres.

À minuit et demi, Corre tenait la tête.

#### LE CONCOURS CULINAIRE

L'exposition culinaire a été un vrai succès, grâce à la bonne organisation de l'Académie de cuisine, présidée par M. Any.

Plusieurs conférences ont été faites par des maîtres dans l'art culinaire, comme MM. Any, Driessens, Antoine Lucien, Colombé, Jean Couët.

Voici les principaux prix décernés aux lauréats :

Diplôme d'honneur (prix spécial avec félicitations pour originalité) : Jean Couët, maître d'hôtel du Lyon-d'Or.

Tous les amateurs de bonne et savante cuisine applaudiront à la distinction méritée décernée à Jean Couët.

Ripouteau, chef de cuisine, premier grand prix, médaille d'or.

Lépy, chef de cuisine, deuxième grand prix, médaille d'or.

Martin, chef du Cercle militaire, deuxième prix, médaille du ministre.

Delorme, chef de l'hôtel du Helder, troisième prix, médaille du concours.

#### MYSTÈRE EXPLIQUÉ

Nous avons annoncé, hier, qu'une demoiselle Honorine Ducloux, demeurant 62, rue La Rochefoucauld, avait été trouvée morte dans son appartement, le corps placé la face contre terre, au pied du lit, les jambes repliées sur le corps, les bras en croix. On crut d'abord à un crime, mais il résulte d'un rapport médical que la mort doit être attribuée à la rupture d'un anévrisme.

#### TOUJOURS LES CAMBRIEURS

Le magasin de comestibles de M. Pariany, rue Chauveau-Lagarde, a été dévalisé, l'avant-dernière nuit, par les cambrioleurs qui ont enlevé une quantité énorme de comestibles et une somme de cinq cents francs trouvée dans la caisse.

— Un fait absolument invraisemblable vient de se passer à Neuilly.

Des individus se sont introduits, la nuit dernière, dans la chambre à coucher de M. Balat, marchand de vin, pendant qu'il dormait, ainsi que sa femme, ont ouvert un secrétaire et ont emporté 150 francs en espèces, plus des bijoux pour une valeur de 1,200 fr. Deux mille francs en billets de banque ont été, heureusement, oubliés par les voleurs.

On suppose que ces individus auront invité, le soir, M. Balat et sa femme à trinquer avec eux, et qu'ils auront, adroitement, versé un narcotique dans leurs consommations.

À Neuilly, toujours, des malfaiteurs se sont introduits dans la villa de M. Perinka, 38, rue Perronnet, en ce moment absent avec sa famille et ses domestiques.

Plusieurs paquets d'argenterie et de bijoux étaient faits, des pendules de prix étaient déposées près de l'entrée, des tableaux étaient décrochés : tout est resté là.

Il est probable que, surpris par une des nombreuses rondes de nuit que M. Carpin a organisées dans toute la commune de Neuilly, les malfaiteurs n'ont eu que le temps de se sauver pour échapper à la police.

WILL-FURET

## MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE : La *Maladetta*, ballet en deux actes et trois tableaux, de M. Pierre Gailhard, musique de M. Paul Vidal, chorégraphie de M. Hansen.

Un de mes collaborateurs a raconté, ici-même, l'histoire du ballet de M. Gailhard. L'ancien directeur de l'Opéra se serait enthousiasmé, durant un séjour à Luchon, d'une légende pyrénéenne, et de concert avec le baron de Reinach, il en aurait tiré le canevas d'un poème chorégraphique. Cette légende du jeune montagnard abandonnant sa fiancée pour suivre la fée des Neiges, de laquelle il est, finalement, victime, appartient, à vrai dire, à tous les pays ; on la retrouve dans le Nord et dans le Midi, sous les formes les plus différentes, et les œuvres sont nombreuses qu'elle a, dès longtemps, inspirées. En fait, de telles données seront toujours de mise ; elles vaudront plus ou moins, selon le tour nouveau, ingénieux ou touchant, qu'on aura su leur imprimer.

Ici l'action est amplifiée, au premier acte, d'un épisode de gitans, renouvelé de celui du *Fandango* de MM. Meilhac et Halévy, musique de M. Salvayre, et, au second, d'une scène d'évocation de péronnes vivantes ou, comme disent les médiums, de *dédoublément*, assez difficile à comprendre à la représentation. L'invention générale relève exclusivement de l'ordinaire esthétique des ballets. De traditionnelles pantomimes conduisent à des divertissements traditionnels. Peut-être serait-il temps, même pour l'acclimatation de certaines idées lyriques encore

très confuses parmi les musiciens de la jeune école et, à plus forte raison, dans le public, d'élargir et de rajeunir ce genre. Mais cette question, assurément importante, me ferait sortir aujourd'hui du cadre qui m'est imposé et j'en remets l'examen à plus tard.

On fondait grand espoir sur la partition de M. Paul Vidal, musicien connu jusqu'ici par un charmant trio de fées, intercalé dans le *Baiser* de Théodore de Banville, par l'excellente scène du jugement d'Eros qui était la lumière d'un opéra comique assez indifférent, joué naguère aux Bouffes, et par la musique de scène du *Mystère de Noël* de M. Bouchor. Impossible de cacher ici notre déception. La *Maladetta* est une partition médiocre, sans originalité, sans vraie distinction et même sans vivacité instrumentale. Nous passerions volontiers sur les influences qui s'y dénotent et les réminiscences qui s'y rencontrent ; nous ne nous arrêterions ni à l'emploi purement figuratif de leitmotiv, d'ailleurs sans accent, et nous ne relèverions pas plus les variations faites de pratique que les danses communes — notamment la valse du troisième tableau — si quelque jeunesse, au moins, se faisait jour.

Mais il semble que le jeune auteur n'ait attaché aucune importance à son œuvre, qu'il n'ait mis nulle conscience d'artiste à l'exécuter et qu'il ait, par surcroît, en l'improvisant, pris un malin plaisir à cacher son âge. A peine laisse-t-il paraître, çà et là, quelque légèreté de main. Lorsque j'aurai cité une danse à l'espagnole, non sans piquant, et un petit arrangement sur un thème béarnais, au premier acte, je n'aurai plus rien à dire. Et combien j'éprouve de sincère regret à parler ainsi d'un musicien que j'espérais pouvoir applaudir ! Mais il faut écrire ce qu'on pense, — et le reste importe peu.

Il n'y a de francs éloges à décerner qu'aux interprètes. Mlle Rosita Mauri est plus exquise et plus spirituelle dans son rôle de la fée des Neiges, tzigane au premier acte et reine des glaciers au second, qu'elle ne l'a jamais été. Son pas espagnol, sa scène des amphores, ses danses de la grotte aux stalactites lui ont valu des acclamations sans fin. Auprès d'elle, Mlle Subra, incarnant le personnage de la fiancée Lilia, a eu des légèretés, des grâces fines et précises qui font d'elle une des meilleures danseuses du style français. Mais il ne convient d'oublier ni Mlle Auglans, ni Mlles Désiré et Lobstein ; et il sied de faire leur part de bravos au majestueux M. Pluque, au tourbillonnant M. Vasquez, et à MM. Ladam, Stilb et de Soria, glorieusement enveloppés des mouvants prestiges de tout le corps de ballet.

FOURCAUD

## La Soirée Parisienne

### LA MALADETTA

Au dire de certains indiscrets, la *Maladetta* aurait un autre auteur que ceux indiqués par l'affiche. Je n'en crois rien, car j'ai la plus grande confiance en M. Colleuille ; M. Colleuille ne m'a jamais trompé. Or, hier soir, il s'est mis en habit pour m'annoncer que la *Maladetta* était de MM. Pierre Gailhard, Hansen et Paul Vidal. Je m'en tiens à ces bonnes paroles.

M. Paul Vidal est le compositeur. Nous lui devons déjà de la musique de scène pour le *Baiser* de Théodore de Banville, une jolie partition sur un mystère de Bouchor et une pseudo-opérette intitulée : *Eros*. M. Hansen est le chorégraphe chargé de donner une impulsion alerte et mesurée aux jambes de ces demoiselles du corps de ballet. M. Pierre Gailhard est l'auteur du livret, le seul ! Ne me dites pas qu'il y en avait un second ; il me coûterait de douter de M. Colleuille.

Mais, me direz-vous, M. Gailhard ne fut-il pas directeur de l'Opéra avant M. Bertrand ? C'est bien le même qui n'est plus directeur, ou plutôt qui occupe la situation de directeur en congé. Car, croyez-le bien, nous le reverrons bientôt à la tête d'une scène subventionnée. Je ne dis pas laquelle, mais ça sera peut-être plus tôt que vous ne croyez, et cette rentrée, qui sera certainement brillante, fera plaisir à tout le monde. En attendant, Gailhard occupe ses loisirs à écrire des ballets et même des pièces de comédie. Ce sont là jeux de prince !

La *Maladetta* est un ballet gascon, comme son auteur. Le premier acte... Mais, avant d'aller plus loin, je crois nécessaire de vous expliquer le scénario, car j'ai remarqué une chose : les ballets en besoin d'être expliqués pour être compris. Sachez donc que le sujet de la *Maladetta* tient tout entier dans une légende grâce à laquelle vous allez voir clair tout de suite. Écoutez plutôt :

Entaou lac aoué pé dou pie  
Lou pastourel s'endroumic.  
Joutz la nèou !  
Paoure mèou !

Maintenant que vous êtes au courant, je reprends.

Le premier acte se passe sur la place d'un village de la vallée d'Oueil. À droite, une coquette petite maison. À gauche, un sentier, que je qualifierai d'escarpé, conduit à la *Maladetta*, dont les cimes neigeuses s'élèvent sur la toile de fond, dominant un ravissant paysage. Ce décor, véritable tableau de maître, est signé Jambon.

Tout le monde est en fête. On danse au son de la cornemuse pour célébrer le retour de plusieurs chasseurs très bien mis qui viennent de tuer un ours. L'ours assiste à la fête, mais il ne danse pas.

En revanche, Mlle Subra danse, et j'en suis fort aise, car elle est vraiment charmante sous son corsage lilas qu'agrémentent un fichu de mousseline de soie, et son tout petit tablier de mousseline fait joliment bien sur son court jupon de tulle blanc rayé de rubans lilas et vert d'eau. Elle attend M. Ladam, qui survient bientôt coiffé du bérêt basque, jambé de guêtres en lainé tricotée, culotté de velours bleu, ceinture de vieil or.

Mais les gitans s'avancent. Ils sont commandés par le grand M. Pluque et l'élastique M. Vasquez. Celui-ci est vêtu de velours vert brodé de noir. Sa cravate est corièze et jaune et le petit sombrero dont il se coiffe lui sied à ravir.

Comme vous le pensez, tous ces gitans ont amené leurs gitanas. Il y en a même une de plus, ce dont nul ne se plaint, car cette gitana supplémentaire n'est autre que la délicieuse Rosita Mauri.

Hé quoi ! Mauri et Subra dans le même ballet. C'est comme ça, et vous voyez que M. Bertrand reste fidèle aux bonnes traditions. L'ancien directeur de l'Eden ne pouvait oublier, en effet, qu'il avait réuni Judic et Gramier dans la *Fille de Mme Angot*. Après les deux étoiles de l'opérette, les deux étoiles de la danse. Le compte y est.

Donc, Rosita Mauri, en corselet écarlate, en jupe noire à fleurettes de couleurs, ses cheveux noirs rehaussés de fleurs de grenadiers, s'élançant et, de son pied mignon, dessinant les danses espagnoles que nous attendions sans inquiétude (Gailhard ne s'appelle-t-il pas Pedro ?) Et, comme bouquet, elle exécute bien gentiment le pas dit de l'Amphore, qui consiste à faire des pointes avec une cruche sur la tête. Ça a l'air très simple, et c'est très difficile. Ainsi, moi, je viens d'essayer, et j'avais l'air bête comme tout. Mlle Mauri, au contraire, s'est montrée si adroite, si gracieuse, si adorable, qu'on l'a forcée à recommencer ses exercices d'équilibre. La seconde tournée n'a pas été moins réussie que la première.

Mais assez dansé. Tout le monde se disperse. Le soleil couchant illumine les neiges de ses reflets roses, puis la lune argente la campagne et Mlle Mauri reparait au sommet de la *Maladetta*, enveloppée dans une grande draperie de toile bleue brodée de gouttelettes d'argent et de flocons de neige.

Car c'était une farce. Mlle Mauri n'est pas du tout une simple gitane, c'est la fée des Neiges, rien que ça. Elle n'était descendue que provisoirement sur la terre et habite ordinairement les pics les plus escarpés. D'ailleurs, elle n'en est pas plus fière pour ça et n'a pas hésité à revenir saluer, avec sa camarade Subra, un pu-